
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53306

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Verhältnisse aussprechen, und gegen die verbreitete Annahme, Deutschland als Ganzes sei ein besetztes Land.

Die Darstellung gewinnt noch dadurch, daß sie mit Dokumenten, Statistiken und Graphiken angereichert ist. Eine diffizile Problematik wird differenziert dargestellt. Selten hat man auf relativ wenigen Seiten einen so eingängigen Überblick gelesen. Kritikwürdig ist allenfalls eine gewisse Vagheit der Aussagen. Die Autorin ist allzu sehr darauf bedacht, provokative Fragestellungen zu vermeiden. Aber das hindert sie andererseits vor Verstiegenheiten und Zweideutigkeiten dieser oder jener Richtung, die beim Komplex der »deutschen Frage« nicht eben selten sind. Und vielleicht betont die Autorin etwas zu stark das (hochgespielte) Problem der Mittellage.

Eckhard JESSE, Trier

Claude JAQUILLARD, *L'adieu à l'Allemagne ou la guerre des deux mondes*, Wien (Karolinger) 1984, 55 p.

Curieux ouvrage que »L'Adieu à l'Allemagne« du jeune philosophe Claude Jaquillard, essai provocateur pour quiconque réfléchit à l'Europe et à son destin. Il nous apprend qu'il existe en Occident (qui, lui, »n'existe pas«) deux philosophies diamétralement opposées: la pensée allemande qui, »depuis des décennies sculpte dans l'esprit des élites européennes... la forme abstraite, subjective et historique de l'homme«, et la »perspective anglo-américaine sur la vie, la loi morale et l'émancipation individuelle«. L'auteur accuse la philosophie allemande d'avoir, de Kant à Freud, divinisé l'homme, combattu la morale judéo-chrétienne, cultivé la barbarie et mené au nihilisme absolu. Il dénonce l'Allemagne actuelle, moribonde, désespérée, tragique. Il y a, dit-il, »quelque chose de pourri au royaume d'Allemagne«, en dépit d'un sens prodigieux, génial de la musique, de la souffrance, de la mort. L'Allemagne c'est le Mal, c'est l'incapacité à ressentir l'universalité de la loi morale chrétienne.

Face à cet insondable chaos, le puritanisme anglo-saxon »amoureux de Dieu et du droit«, la défiance envers les idées abstraites et les idéologies, le scepticisme de Locke, le socratisme du »Je sais que je ne sais rien«, »la divine et insensée confiance dans la vie«. En face du totalitarisme, l'individualisme absolu. En face de la fascination de la mort, la foi en Dieu, la responsabilité individuelle et... le divertissement pascalien par l'argent, la société de consommation, le mercantilisme et le rock. Que devient l'Europe dans cet Occident fantomatique? Historiquement, elle a cessé d'exister. Il n'existe que des Slaves dominés par le »sang neuf et l'âme cynique, tragique des Russes«, que des peuples méditerranéens à nouveau menacés par »les fils d'Allah«, qu'une France colonisée par les philosophes allemands et farouchement anti-américaine. Triste bilan, en vérité.

Dans ces ténèbres, une lueur d'espoir: la nouvelle génération française rompt avec les intellectuels et les éducateurs inféodés à la pensée germanique. Grâce à la génération de la »Nouvelle philosophie« et du rock, la France pourra sans doute, avec deux décennies de retard sur l'Angleterre, bénéficier elle aussi de la »révolution culturelle américaine...«. L'auteur est formel: pas de salut sans conversion à l'américan way of life. Quiconque s'y oppose est à compter parmi les »nostalgiques de l'ancien régime, les réactionnaires de tous bords et les progressistes qui pullulent dans les universités, les théâtres, les journaux, les arrières et avant-gardes artistiques«. La jeunesse d'Europe a déjà choisi son camp. En conclusion Cl. J. s'adresse aux élites européennes, afin qu'elles optent, elles aussi, contre l'Allemagne, pour la liberté et la démocratie.

L'ouvrage offre un singulier mélange de vues pénétrantes, d'assertions risquées, d'outrances et d'amalgames. Mais il a le mérite de soulever des questions de toute première importance. Soulignons d'abord le fait que l'auteur, en bon philosophe, estime que »ce sont, en dernière

instance, les idées qui articulent la volonté de puissance». Nous souscrivons à cette affirmation, et personne ne pourra nier l'influence des idéologies sur les comportements politiques, ni les manipulations des théories philosophiques à des fins peu avouables. En 1914 déjà, la propagande de guerre (à laquelle participaient des intellectuels éminents) avait fait le procès de la métaphysique allemande, accusée d'avoir investi la pensée française et frayé la voie à l'impérialisme. Cl. J. ne procède pas autrement, puisqu'il rend les philosophes allemands responsables des désastres qu'a subis leur pays et qu'il a infligés aux autres. »Faust s'est donné la mort à Treblinka, dans les plaines d'Ukraine, sur les plages de Normandie«, voilà une formule frappante, mais très discutable. Car elle ne rend pas compte des circonstances historiques, politiques, sociales qui ont permis le phénomène nazi. Après 1945, les historiens marxistes et certains de leurs collègues occidentaux pensèrent pouvoir expliquer l'évolution de l'Allemagne moderne en traçant une ligne directe et continue de Luther à Hitler. Cette thèse est aujourd'hui remise en cause, même en RDA.

Cependant, il y a plus grave, à savoir que l'auteur prolonge cette ligne fatale de l'histoire allemande jusqu'au temps présent. Par le biais du matérialisme dialectique, l'Allemagne continuerait à faire peser sa domination sur les »consciences qui, sur le continent européen, fabriquent, gèrent et distribuent les paroles, les images et les symboles«. Le résumé que l'auteur donne de l'histoire de l'esprit allemand est certes un raccourci saisissant, mais toute schématisation, si brillante qu'elle soit, risque d'être captieuse. Il est inexact de présenter »le monde et la pensée germanophones« actuels comme »une société cloisonnée en castes étanches, des élites a-démocratiques«, car chacun sait que la société allemande a subi depuis la guerre, à l'Ouest comme à l'Est, de formidables bouleversements. Et la démocratie fédérale de Bonn fonctionne, semble-t-il, aussi bien qu'une autre, en dépit des pesanteurs du passé. De plus, il serait d'un grand intérêt de savoir si Cl. J. inclut dans »le monde et la pensée germanophones« deux autres fédérations, à savoir la Suisse et l'Autriche.

Qu'il existe en Allemagne un problème d'identité nationale, c'est l'évidence même. Mais de là à accuser les Allemands, sans discrimination, de nationalisme, il y a un abîme. Tous les sondages indiquent que la réunification est loin d'être le premier souci des jeunes, même si l'enthousiasme européen du passé a fait place à plus de réalisme (cf. le livre de Gerhard Kiersch »Les héritiers de Goethe et d'Auschwitz« [Flammarion]). Enfin n'est-il pas illogique de reprocher aux Allemands leur pacifisme après leur avoir, un siècle durant, fait grief de leur militarisme? Nous avons montré que l'ouvrage en question est d'un manichéisme absolu. Nous n'insisterons pas sur la philosophie politique qui le sous-tend. Elle est nettement orientée.

Quant aux remèdes préconisés par l'auteur pour »liquider le spectre allemand«, aucun Européen digne de ce nom ne récusera l'héritage judéo-chrétien, ni la liberté, ni la démocratie. Nous savons ce que la pensée anglo-saxonne a apporté dans ces domaines au continent, y compris à l'Allemagne. Mais est-il certain que le progrès de l'Europe doit nécessairement passer par le mercantilisme, le rock, le coca-cola et la société de consommation? Le »chacun pour soi et Dieu pour tous«, l'individualisme forcené que nous prône Cl. J. ne semble la meilleure formule ni pour édifier l'unité européenne, ni pour bâtir une société nouvelle. Il nous semble, en effet, qu'il ne peut y avoir de véritable consensus européen qu'autour d'un type nouveau de rapports entre l'homme et la collectivité. Nous pensions comme beaucoup que la RFA avait été naguère l'élève exemplaire de la classe américaine, Cl. J. nous apprend qu'il n'en est rien, que l'Allemagne éternelle est toujours en proie à ses vieux démons et que la »métaphysique de Faust« comme le Phénix, renaît de ses cendres. Il faut d'urgence exorciser l'Europe.

Ce livre rejoint un certain nombre de critiques formulées contre l'Allemagne de Bonn par des auteurs comme Böll et Koeppen, mais en amplifiant et en extrapolant à outrance. Il vaut d'être médité, car il pose au fond le problème crucial de l'existence philosophique, intellectu-

elle de l'Allemagne, et, par voie de conséquence, la question pour ainsi dire ontologique de l'existence de l'Europe elle-même.

Jean NURDIN, Dijon

Henri MÉNUDIÉ, Christina KANYARUKIGA, *L'image du voisin à la télévision. Une comparaison franco-allemande. Premier Partie: L'Allemagne à la télévision française depuis 1963. Zweiter Teil: Frankreich im deutschen Fernsehen*, hg. von der Robert-Bosch-Stiftung, Gerlingen (Bleicher Verlag) 1986, 256 S. und 116 S.

Die gegenseitigen Vorurteile zwischen Franzosen und Deutschen in der Vergangenheit sind Legion. So sehr sie auch höchst unterschiedliche Ursachen haben, so geht doch ein Teil zweifelsohne auf Unkenntnis vom Nachbarn zurück. Die Robert-Bosch-Stiftung, die sich der Völkerständigung widmet, hat zwei Studien zum Deutschland- und Frankreich-Bild in Auftrag gegeben. In der einen untersucht Henri MÉNUDIÉ das Deutschlandbild im französischen Fernsehen. Der Untersuchungszeitraum – von der Unterzeichnung des deutsch-französischen Vertrages 1963 bis 1983 bzw. 1984 – ist so lang, daß repräsentative Ergebnisse gesichert sein dürften. Jedenfalls gilt diese Feststellung für das französische Fernsehen. Christina KANYARUKIGA sah sich bei ihrer Analyse mannigfachen Schwierigkeiten ausgesetzt. Sie mußte sich auf historische, politische und kulturhistorische Sendungen beschränken. Angesichts der unzulänglichen Archivierung konnten Spiel-, Fernsehfilme und Dokumentarspiele nicht systematisch ausgewertet werden. Auf Magazinbeiträge hat die Autorin von sich aus verzichtet. Insgesamt sind von ARD und ZDF 525 einschlägige Sendungen ausgestrahlt worden: 127 historische (bis zum Ende des Zweiten Weltkrieges), 213 zeitgeschichtliche und politische sowie 185 kulturhistorische. Die Autorin hat sie aufgelistet und einige Sendebeiträge analysiert.

Insgesamt habe das deutsche Fernsehen »einen beachtlichen Beitrag« (S. 92) zur Verbesserung des deutsch-französischen Verhältnisses geleistet und »ein vielschichtiges, alle Lebensbereiche erschließendes Bild vom Nachbarstaat Frankreich und seinen Bürgern« (S. 94) gezeichnet. Zu den vernachlässigten Themen gehörten Generationsprobleme, Bildungs-, Wirtschafts- und Kulturpolitik in Frankreich. Allerdings muß man wohl beträchtliche Abstriche im Hinblick auf die Repräsentativität der Ergebnisse machen, zumal die Autorin mehr referiert als analysiert.

Henri MÉNUDIÉ, durch zahlreiche einschlägige Studien ausgewiesen (vgl. S. 67f.), hat seine Abhandlung tiefeschürfender angelegt. Vor allem ist Vollständigkeit erreicht worden. Im Zeitraum zwischen 1963 und 1984 wurden 1500 einschlägige Sendungen ausgestrahlt. Fast die Hälfte bezieht sich auf die Vergangenheit bis 1945, fast 40 Prozent auf die DDR. Das weithin positive Urteil von Kanyarukiga über das Franzosenbild im deutschen Fernsehen kann Ménudier in seiner Untersuchung nicht bestätigen: Das Fernsehen mißt dem Nationalsozialismus eine zu große Bedeutung zu. Die hohe Anzahl der Sendungen über die deutsche Kultur hängt mit der Vorliebe des Fernsehens für deutsche Musikprogramme zusammen. Viele der Beiträge über die Bundesrepublik vereinfachen die Realität unzulässig, und die DDR werde nahezu gänzlich ausgeklammert – »die Berliner Mauer bleibt für das französische Fernsehen die hauptsächliche Visitenkarte der DDR« (S. 231). Deutschland tritt, so Ménudiers sarkastische Feststellung, im Fernsehen insbesondere durch zwei Themen in Erscheinung – »durch den Krieg und die Musik« (S. 232). Obwohl das französische Fernsehen immer wieder an die Nazi-Greuel erinnert, gilt Deutschland bei den Franzosen als bester Freund. Vielleicht hat man die Auswirkungen des Fernsehens auf die Meinungsbildung zu relativieren. Aber das ist ein Problem der Wirkungsforschung, das der Autor naturgemäß außer acht lassen muß.

MÉNUDIÉ hat eine Studie vorgelegt, die aufgrund ihrer minutiösen Auswertung und ihrer